

The background is a solid teal color. Overlaid on this are several yellow, hand-drawn style circular arcs of varying lengths and orientations, creating a sense of movement and energy. The text is centered and has a soft white glow.

ÂMES VERTES

© Fondation groupe EDF, 6 rue Juliette Récamier 75007 Paris
© Éditions Le Bord de l'Eau - Collection La Muette, 2024
7, Rue des Fidèles - 1180 Bruxelles

www.lamuette.be
editionslamuette@icloud.com

Directeur de collection : Bruno Wajskop
Conception & graphisme : La Muette
ISBN : 9782 38519 148-1—Dépôt légal : mars 2025

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.



ÂMES VERTES
QUAND L'ART AFFRONTRE
L'ANTHROPOCÈNE

TEXTES :

PAUL ARDENNE
NATHALIE BLANC



**CETTE EXPOSITION EST LE RÉSULTAT D'UN PARTENARIAT FRUCTUEUX
ENTRE LES ÉQUIPES DE LA FRICHE LA BELLE DE MAI
ET LA FONDATION GROUPE EDF.**

FRICHE LA BELLE DE MAI
Marc Bollet, président
Alban Corbier-Labasse, directeur

FONDATION GROUPE EDF
Luc Rémont, président
Alexandre Perra, délégué général

COMMISSARIAT
Paul Ardenne

DIRECTION ARTISTIQUE
Nathalie Bazoche, Fondation groupe EDF
Céline Emas Jarousseau, Friche la Belle de Mai

PRODUCTION ET RÉGIE DES ŒUVRES
Louise Guin, Friche la Belle de Mai
Coline Mangin, Fondation groupe EDF

COMMUNICATION
Pauline Coutant et l'équipe communication Friche la Belle de Mai
Isabelle Paillard et l'équipe communication Fondation groupe EDF
Agence Pierre Laporte communication, relations presse

PUBLICS ET MÉDIATION
Laurence Bobant-Guillot, Fondation groupe EDF
Susana Monteiro et l'équipe de médiation culturelle, Friche la Belle de Mai
Giulia Novelli et l'équipe d'accueil, Friche la Belle de Mai

RÉGIE GÉNÉRALE
John Girard et l'équipe de montage, Friche la Belle de Mai

SCÉNOGRAPHIE
Thibaut Magnan

GRAPHISME DE L'EXPOSITION
Paul Sparrow

GRAPHISME DE L'AFFICHE
Atelier Pierre Pierre

TABLE DES MATIÈRES

ÉCLAIRONS LES AVENIRS ! — ALEXANDRE PERRA	7
COMMENT S'ORIENTER ? — ALBAN CORBIER-LABASSE	9
L'ART SE DONNE UNE « ÂME VERTE » — PAUL ARDENNE	12
CE QUE L'ŒUVRE D'ART FAIT À L'ÉCOLOGIE DES LIEUX DE VIE — NATHALIE BLANC	23
L'EXPOSITION « ÂMES VERTES. QUAND L'ART AFFRONTÉ L'ANTHROPOCÈNE »	32
AAVP (ATELIER D'ARCHITECTURE VINCENT PARREIRA)	44
THIERRY BOUTONNIER	48
ALEXA BRUNET	52
TIPHAINÉ CALMETTES	54
COUTURIER LAFARGUE	58
CÔME DI MEGLIO	62
FERRIER MARCHETTI STUDIO	68
MANUELLE GAUTRAND	74
CHRISTIANE GEOFFROY	76
JÉRÉMY GOBÉ	78
CHRISTIAN HAUVETTE	82
SUZANNE HUSKY	84
ALI KAZMA	88
TAISIA KOROTKOVA	90
LUCE MOREAU	92
LAURENT MULOT	96
LUCY + JORGE ORTA	100
POLYMER	104
CHARLOTTE GAUTIER VAN TOUR	106
JORDAN JOÉVIN	108
LOUISA RADDATZ	110
ÉDITH ROUX	114
STÉPHANIE SAGOT ET SUZANNE HUSKY	116
ERIK SAMAKH	118
ELVIA TEOTSKI	120
VIGUIER / ARCHITECTURE URBANISME PAYSAGE	122



SSM



ÉCLAIRONS LES AVENIRS !

Avec ce mot d'ordre, la Fondation groupe EDF se donne l'ambition et les moyens d'aider chacun à trouver sa place dans une société et un monde en pleine transition. Plus qu'un vœu, c'est un engagement au service d'une société plus harmonieuse et durable, en permettant à chacun de lever les freins qui entravent l'épanouissement : économiques, sociaux, géographiques sans oublier le frein du handicap. C'est ce que font au quotidien les quelque 300 associations que nous accompagnons dans leurs projets en lien avec l'éducation, la formation et la remobilisation des compétences.

Mais parce que l'avenir est aussi une construction collective, qui exige écoute et dialogue, pour tracer une route commune ne laissant personne sur le côté, la Fondation groupe EDF mène aussi une action culturelle pour cultiver notre capacité à vivre et grandir ensemble.

Nous voulons que chacun puisse embarquer dans la transition écologique et sociale, mais nous savons qu'il n'y aura pas de transition réussie si nous ne sommes pas en mesure d'embarquer ensemble !

C'est pourquoi notre Fondation investit maintenant depuis près de quarante ans le champ de l'art contemporain, si prompt à interpellier, à faire réfléchir, à engager et à créer un dialogue capable d'éclairer les grandes orientations pour notre société.

Grâce à des expositions qui soulèvent des questionnements sociétaux, la Fondation donne la parole aux artistes pour éclairer les grands enjeux du monde dans lequel nous vivons. Ces artistes et leurs œuvres nous touchent, nous émeuvent, nous bousculent.



Avec « Âmes vertes », c'est la question écologique qui est mise en lumière par les artistes. Notre rapport à la nature devient tour à tour matière à alerter, à faire rêver, à faire sourire. On y trouve aussi des solutions, en matière d'architecture par exemple.

Enfin, et c'est essentiel, on y trouve des ressources pour penser et agir.

Donner à voir. Donner à penser. C'est tout l'enjeu de cette exposition organisée en partenariat avec la Friche la Belle de Mai!

ALEXANDRE PERRA
DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL DE LA FONDATION GROUPE EDF

COMMENT S'ORIENTER ?

1 *Où atterrir*, Bruno Latour, éditions La découverte, 2017.

2 *Héritage et fermeture, écologie du démantèlement*, Emmanuel Bonnet, Diego Landivar, Alexandre Monnin, éditions Divergences, 2021.

3 *Comment s'orienter ?*, David Holgrem, éditions Wild Project, 2023.

La note d'intention que j'avais écrite pour ma candidature à la direction de la Friche s'intitulait « La Friche, un lieu où atterrir ». J'y faisais beaucoup référence au petit livre de Bruno Latour¹, toujours très actuel quand on s'intéresse au *nouveau régime climatique*. Peut-être aujourd'hui aurais-je écrit « La friche, un lieu où respirer », tant ces notions de refuge et d'habitabilité traversent au quotidien notre action pour faire vivre ce lieu de 5 hectares en plein cœur de Marseille, dans le quartier de la Belle de Mai, bétonné et imperméabilisé à 95 %.

Un autre petit livre sorti en 2021, *Héritage et fermeture*², nous a également beaucoup accompagnés dans les réflexions que nous menons sur l'avenir de notre lieu, bousculé par les questions énergétiques, le vieillissement de nos bâtiments, l'obsolescence programmée de nos matériels, conscients de notre responsabilité sur les sujets de végétalisation et de biodiversité notamment. Ainsi, à la notion de transition, nous préférons celle de redirection, car bifurquer, faire des choix voire renoncer à certaines choses il faudra.

Au printemps 2023, nous accueillons l'exposition « Prendre la clé des champs – Taking the countryside » commissariée par le philosophe de l'environnement Sébastien Marot. Celle-ci faisait la part belle aux idées de David Holgrem³, connu pour être le principal théoricien, avec Bill Mollison, du mouvement de la permaculture. « Mon ambition est ici d'encourager les écologistes à créer le monde que nous voulons et à ne pas se contenter de résister à celui dont nous ne voulons pas » dit-il. Avec les différents scénarios de descente énergétique qu'il propose, écrit Sébastien Marot, David Holgrem nous offre « une boussole et un des outils les plus précieux pour nous orienter et nous guider dans la confusion du monde ».

Car de s'orienter, c'est bien de cela qu'il s'agit. Et c'est ce que fait le philosophe Dominique Bourg en proposant trois trajectoires (sobriè, hypermoderne et acétique) dans son texte pour le catalogue de l'exposition « *Demain est annulé*⁴ », en gageant que la sobriété est la voie à privilégier.

Si les scientifiques et les philosophes nous donnent des clés, les artistes nous montrent un chemin et nous aident, comme le dit Paul Ardenne à « retisser, dans un élan de sincérité, une relation perdue avec le vivant ». Aussi nous croyons, avec la Fondation groupe EDF, au rôle que jouent l'art et les artistes dans le façonnage de nos imaginaires et dans l'appropriation de nouvelles représentations du monde. Nos lieux, espaces d'exposition, deviennent ainsi de puissants véhicules de transformation sociale. Cette rencontre autour des « âmes vertes », entre la Fondation groupe EDF et la Friche, a vite sonné comme une évidence et nous ne doutons pas que l'invitation de Paul Ardenne aux artistes de l'exposition, soutenue par un travail méticuleux de médiation, trouvera un large écho au-delà du cercle des engagés et des convaincus.

ALBAN CORBIER-LABASSE
DIRECTEUR GÉNÉRAL, FRICHE LA BELLE DE MAI

4 Exposition « *Demain est annulé* — De l'art et des regards sur la sobriété », Fondation groupe EDF, 2024.

The background is a solid teal color. It is decorated with several thick, yellow, curved lines of varying lengths and positions, creating a dynamic, abstract pattern. The lines are scattered across the page, with some being longer and more prominent than others.

Exposition 08.02 – 01.06.25
Friche la Belle de Mai

41 rue Jobin, 13003 Marseille

www.lafriche.org

The background is a solid yellow color. It features several white, curved lines that resemble the outlines of large parentheses or stylized arcs, scattered across the page. The main title is centered in a bold, black, sans-serif font.

L'ART SE DONNE UNE « ÂME VERTE »

Paul Ardenne

Se donner, humain, une « âme verte », une authentique conscience écologique? Voilà qui implique de se dresser contre ce phénomène d'altération majeur qu'incarne l'anthropocène. Comprendre, de se dresser contre cette évolution nocive des pratiques humaines dont l'effet a été de dégrader l'environnement naturel et de distendre le lien entre l'humain et ce dernier. Il s'agit, en somme, de faire acte d'opposant responsable. Cette velléité activiste s'incarne dans nos propres comportements, elle se définit par un rapport « contre-anthropocène » au réel, relation non agressive manifestant une évolution décisive de notre mentalité, le désir de réparation.

L'« âme verte », cette disposition à un rapport harmonieux avec le vivant, émerge en nous au terme d'un processus de reconstruction de soi. Il s'agit, rien moins, de réussir ce pari: retisser, dans un élan de sincérité, une relation perdue avec le « vivant » – tout à la fois le biotope, la biosphère et le cosmique – en se débarrassant autant que faire se peut de notre dépendance moderniste au monde artificialisé, cet univers de notre quotidien où plus rien ou presque de « naturel » ne reste. Vivre dans l'artificialisation? Voici qui constitue une corruption. Se défaire de l'artificialisation? Ceci nous rapproche en revanche de l'essentiel, en un contact peau à peau avec la substance du monde physique naturel. De ce mouvement seul de réapprentissage du moi peut naître une authentique culture écologique.





Elvia Teotski, *Ce que je ne perçois pas je ne m'y oppose pas*, 2022.

UNE QUESTION DE RELATION

La culture de l'« âme verte », de la *Green Soul*, rebat en somme les cartes – de notre manière de penser, de nos comportements. Avec elle, l'homme « maître et possesseur de la nature » (Descartes) laisse place au compagnon non écocidaire, à l'individu commensal, au technicien soucieux d'en finir avec le régime de la productivité, au citoyen épris de justice environnementale chérissant les discours d'alliance. L'heure est au plus d'attention et de respect pour les écosystèmes et, s'agit-il de donner figure à cette réalité reprise en mains, à une création devenue spécifique d'une époque et d'une mentalité réellement inédites, propre au moment de la transition climatique que nous traversons.

L'exposition « **Âmes vertes. Quand l'art affronte l'anthropocène** » se nourrit d'une donnée essentielle au registre de la construction de la culture écologique, versant positif : l'élaboration d'un rapport corporel étroit, jusqu'à l'intime, avec le vivant. Autant qu'une bonne entente entre l'humain et son environnement, l'écologie est affaire d'incorporation. Il s'agit pour l'humain écologue d'incarner le corps du *redux*, de celui qui est « revenu » – revenu au plus près de l'essence naturelle des choses. Objectifs : la connexion ; la fusion ; le corps-monde. Il s'agit bien, autant que faire se peut, de renouer en le serrant le plus possible le fil unissant au vivant dans ses multiples acceptions originelles (ou ce qu'il en reste, donc) les humains que nous sommes devenus, dénaturés. Tout est en l'occurrence histoire de lien ombilical, de « relation », pour parler avec et après David Abram, écologue et prestidigitateur américain auteur du célèbre essai *Comment la terre s'est tue*⁵ (1996), un ouvrage dédié par son auteur, la fin du XX^e siècle, « aux êtres en danger, aux espèces qui disparaissent ». Dans cet ouvrage qui fit date, David Abram analyse la perte de la « relation » caractéristique de la société moderne et de son substrat technique, un propos que lui inspirent notamment sa solide expérience personnelle des peuples animistes d'Indonésie et d'Amérique ainsi que les pratiques chamaniques qu'enseignent celles-ci : « Les humains, écrit-il, sont faits pour la relation. Les yeux, la peau, la langue et les narines – autant de voies d'accès par où ce qui est autre nourrit notre corps (...). Pendant la majeure partie de notre existence en tant qu'espèce, nous, humains, avons négocié et entretenu des relations avec chaque aspect de notre milieu sensuel (...). La couleur du ciel, le déferlement des vagues – chaque aspect de la sensualité terrestre était susceptible de nous engager dans une relation nourrie par la curiosité et épicée par le danger. Chaque son était une voix, chaque incident ou chaque maladresse était une rencontre – avec Tonnerre, avec Chêne, avec Libellule. Et nos manières collectives de sentir se nourrissaient de toutes ces relations ». Or

5 David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Éditions de la Découverte, Paris, 2013 (titre originel *The Spell of the Sensuous: Perception and Language in a More-Than-Human World*, États-Unis, 1996).

aujourd'hui, relève David Abram, « nous avons affaire quasi exclusivement à d'autres humains ou à des technologies produites par nous, humains ». Non pour le meilleur, on le pressent : « étant donné nos anciens rapports de réciprocité avec le milieu aux voix multiples, il s'agit là d'une situation précaire. Nous avons toujours besoin de ce qui n'est pas nous ou nos propres créations. Nous ne sommes humains qu'en contact et en convivialité avec ce qui n'est pas humain² ».

6 *Idem*, p. 78.

Le constat que fait David Abram, après bien d'autres dès l'orée de la pensée écologique, est d'une double nature. D'une part, le déficit de nos relations avec le monde naturel, d'autre part, la focalisation devenue biaise de notre perception. L'auteur américain a à cœur de citer à propos ce poème éclairant de Gary Snyder, tiré du recueil, signé de ce dernier, *Montagnes et rivières sans fin*³ :

7 Éditions du Rocher,
Paris, 2002. Trad.
Olivier Delbard.

« Ce qu'est pour nous
Le doux chant d'automne des criquets
C'est ce que nous sommes pour les arbres
Et c'est ce qu'eux-mêmes sont
Pour les rochers et les collines ».

Que comprendre ? Au plus court, que la théorie anthropocentrique est une erreur fatale si tant est que nous aspirons à définir qui nous sommes. Autant nous nous définissons nous-mêmes, autant nous sommes définis par autre que nous-mêmes – les criquets, les arbres, les rochers, les collines et sans doute bien plus, l'air, les flux de particules élémentaires qui traversent nos corps à la vitesse de la lumière plus tout le cosmos. Ce qui en nous est humain, certes, définit l'humain. Étant entendu, pareillement, que le non-humain (tout ce qui n'est pas l'humain, un ensemble pour le moins considérable) définit aussi bien et en retour l'humain par la manière dont il frôle, touche ou pénètre nos corps dotés de leurs cinq sens. Réalité symbiotique de part en part. Ne pas accorder d'attention à l'entité non-humaine ou pire, l'exploiter sans l'écouter engendre de facto un phénomène de rupture, de brisure entre l'humain et le non-humain. Tout se passe en fait comme pour ces Apaches délocalisés, souffrant de dépression chronique, dont nous entretient aussi David Abram dans *Comment la terre s'est tue*. Ayant quitté leur terre sauvage ou rurale d'origine pour aller travailler dans des villes lointaines, ces autochtones s'y sentent perdus et sans repère faute de retrouver dans leur nouveau cadre de vie tout ce qui a auparavant construit et cimenté leur conscience native du monde. Pourquoi la relation faillit-elle ? Parce que manquent à ces populations déracinées le paysage coutumier mais aussi, dans ce paysage qui n'est décidément pas le leur, les animaux, les végétaux et les minéraux de leur pays d'origine, et plus encore les esprits de

leurs ancêtres. De cet ensemble sensible, nourricier et équilibrateur sur le plan psychologique et symbolique, ces populations devenues « hors cadre » se retrouvent dorénavant sevrées, privées et coupées au point, pourraient-elles dire, d'être devenues des orphelines. « Le lieu continuera à vous poursuivre », ainsi que l'exprime une femme Apache⁴, le lieu de l'origine vous poursuit même là où vous n'êtes plus.

8 David Abram, *Idem*,
p. 210 et 212.

DES FORMES CONNECTÉES À L'OFFRE DES MATÉRIAUX NATURELS

L'exposition collective « Âmes vertes. Quand l'art affronte l'anthropocène » réunit des artistes plasticiens qui donnent à l'esprit de renouement avec le vivant sa figure contemporaine. Leur *manière*, leur façon propre de procéder, est, le plus clair du temps, différente des « manières » conventionnelles de créer dans le domaine des arts plastiques. Traiter, artiste plasticien, de la réalité écologique actuelle implique en l'occurrence de réviser ses fondamentaux. Notoirement, de convoquer ce que la nature elle-même offre d'opportunités créatives au prorata des matériaux qu'elle recèle ou au regard des systèmes de vie qu'elle organise et offre à l'attention. Plutôt que photographier ou peindre le soleil, par exemple, on captera son rayonnement pour l'utiliser à des fins écologiques. Et mieux que dessiner une abeille, on utilisera l'activité de cet insecte pour produire des sculptures, entre autres « formes » de création. Encore : plutôt que simplement donner à voir des images du bonheur, on ira interroger les modes de vie d'une éco-communauté réelle en quête du bonheur, en artiste-enquêteur...

En somme, il ne suffit plus, pour les créateurs que réunit l'exposition « Âmes vertes », de simplement représenter, de se contenter d'images. Plus volontiers, dans un souci d'approche maximale, il va s'agir d'ouvrager le matériau naturel (la terre, des végétaux, la cire d'abeille, des noyaux de cerises..., diversement), voire de faire vivre au besoin ce dernier jusqu'au sein de l'exposition tout en le rendant signifiant, déterminant. Et si l'on s'en tient, par choix, aux images, ce sera pour faire de ces dernières des formules démonstratives, qui informent et témoignent, qui expliquent, qui dénoncent aussi parfois, tout en se mariant au souci de l'esthétique mais dans une optique de fusion sensible ou pratique. Dans tous les cas est mis en scène un rapport étroit au contexte. Il est toujours question, ici, de données qui font notre actualité, concrètes, au plus loin de l'abstraction : l'appel à une vie plus sobre sinon au retour aux origines, l'épuisement des ressources, l'effondrement de la biodiversité, la recherche de nouvelles techniques culturelles, la collaboration humain-végétal ou humain-animal, le nécessaire recyclage esthétique des déchets, la mise en forme d'une permaculture des rapports interhumains...

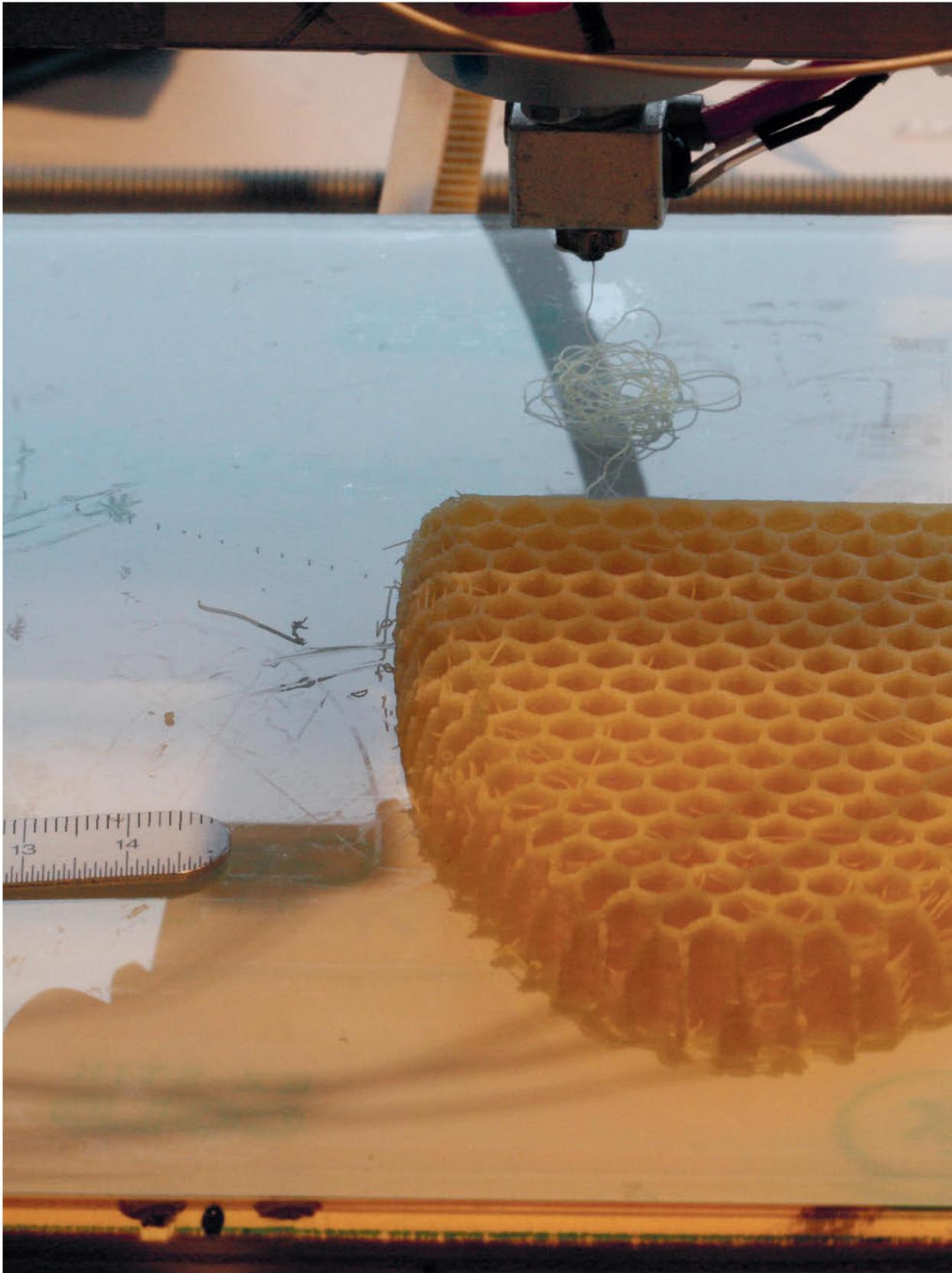
De tout ceci, les œuvres des artistes plasticiens unis pour l'occasion parlent de façon frontale, parfois anxieuse, proche de la solastalgie mais également positive, lucide toujours, avec aussi, dans certains cas, une pointe d'imaginaire – un autre monde que le nôtre est possible, à quoi pourrait-il donc ressembler ?

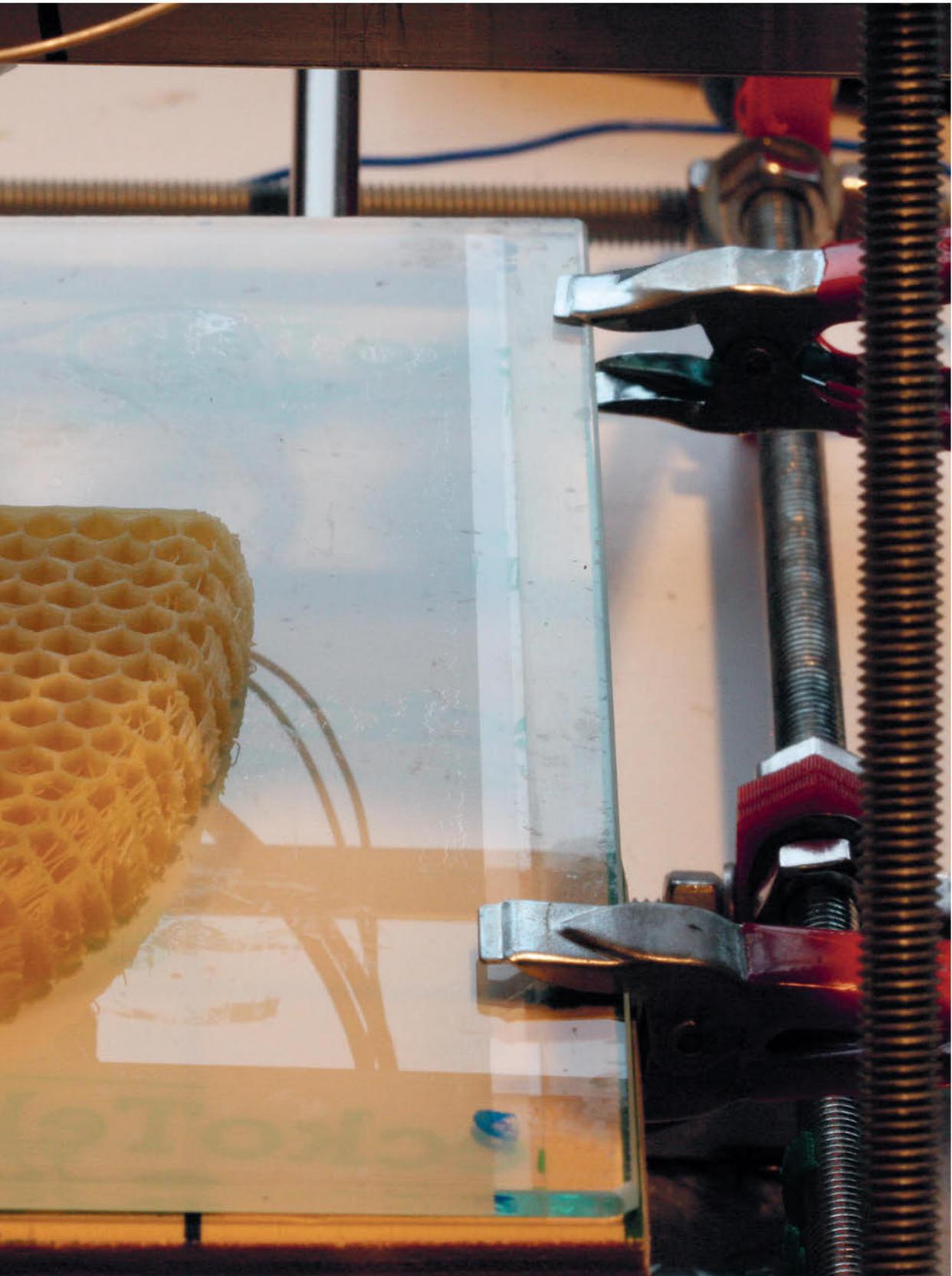
Le visiteur le constatera : viennent à dessein s'ajouter dans l'exposition, aux créations plasticiennes, plusieurs propositions d'architectes auteurs de réalisations écologiques notoires. Pourquoi l'architecture ? Parce qu'elle est en l'occurrence le versant pratique de la création, une activité où la forme s'assujettit à la demande instantanée et première de fournir un toit, des logements habitables mais aussi, à l'heure du réchauffement climatique et dans la perspective d'affronter l'anthropocène, un modèle de conception vertueux. L'architecte n'a pas la liberté créatrice de l'artiste, il est attendu au tournant de l'efficacité. Il lui faut instamment faire la preuve de cette « adaptabilité » devenue aujourd'hui plus que jamais nécessaire et au cœur de la réflexion anthropocène, à titre d'« antidote au culte de la productivité », nous dit le biologiste Olivier Hamant. L'architecture, dans ce prisme, doit viser conceptuellement la modestie et, en termes pratiques, la réutilisation intelligente, durable, incrémentale et peu consommatrice de nos ressources et de nos biens⁵.

9 Olivier Hamant, *Antidote au culte de la performance*, Tracts-Gallimard, 2023.

RENDRE PERCEPTIBLE UN DÉSIR DE PLUS D'ÉCOLOGIE

Le dernier demi-siècle, qui a vu les combats « verts » s'intensifier et la prise de conscience écologique s'imposer (rapport Meadows, *Les Limites à la croissance*, 1972), n'est pas sans jeter les bases d'une culture toujours plus soucieuse de l'environnement et de relations pacifiées avec les écosystèmes naturels. Le temps est plus qu'advenu, pour les sociétés comme pour leurs artistes, de l'action écologique vertueuse. L'esprit de l'exposition, à cet égard, est empreint de positivité, en dépit d'une situation écologique actuelle pour l'essentiel désastreuse et loin d'être en voie de correction. Le « monde » ? Il n'est pas fini voire il ne fait que commencer, pour les jeunes générations notamment. Le bilan de la situation, sans doute, n'est pas expressément bon, et quelques artistes ici ont soin de nous le rappeler, qui fustigent les excès de l'industrie fossile ou de l'agriculture chimique, aux effets destructeurs. Pour le reste, l'esprit se met cependant au diapason de la demande actuelle d'œuvres valorisant ce « Principe Espérance » cher au philosophe Ernst Bloch (1959), pour qui les utopies ont une fonction constructive, ainsi que le « Principe Responsabilité » de Hans Jonas (1979) générateur de cette précaution qui fait éviter le pire. Où l'on échappe en l'occurrence à la seule « représentation », cette mise en spectacle des choses faisant du créateur comme de ses récipiendaires de simples observateurs, des individus confits dans





l'acte de regarder le monde, de façon passive. Les œuvres exposées ici font plus que simplement montrer, elles suggèrent des possibilités d'action concrète. Elles invitent à adopter des comportements écosophiques et de bonne tenue éthique, au-delà du spectacle.

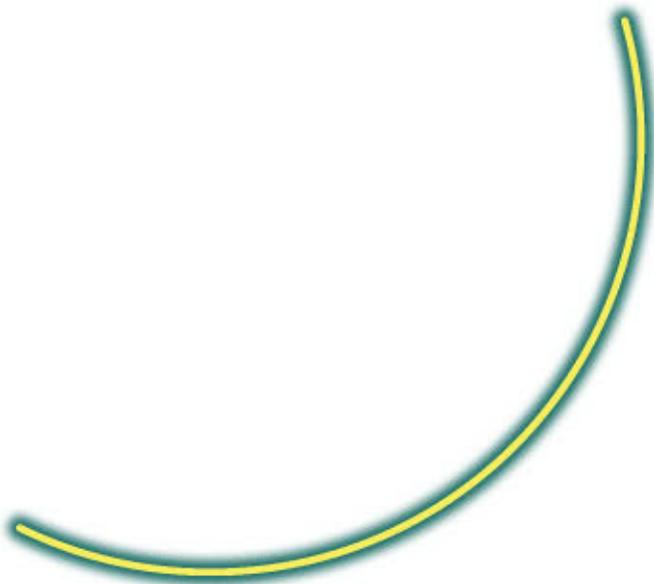
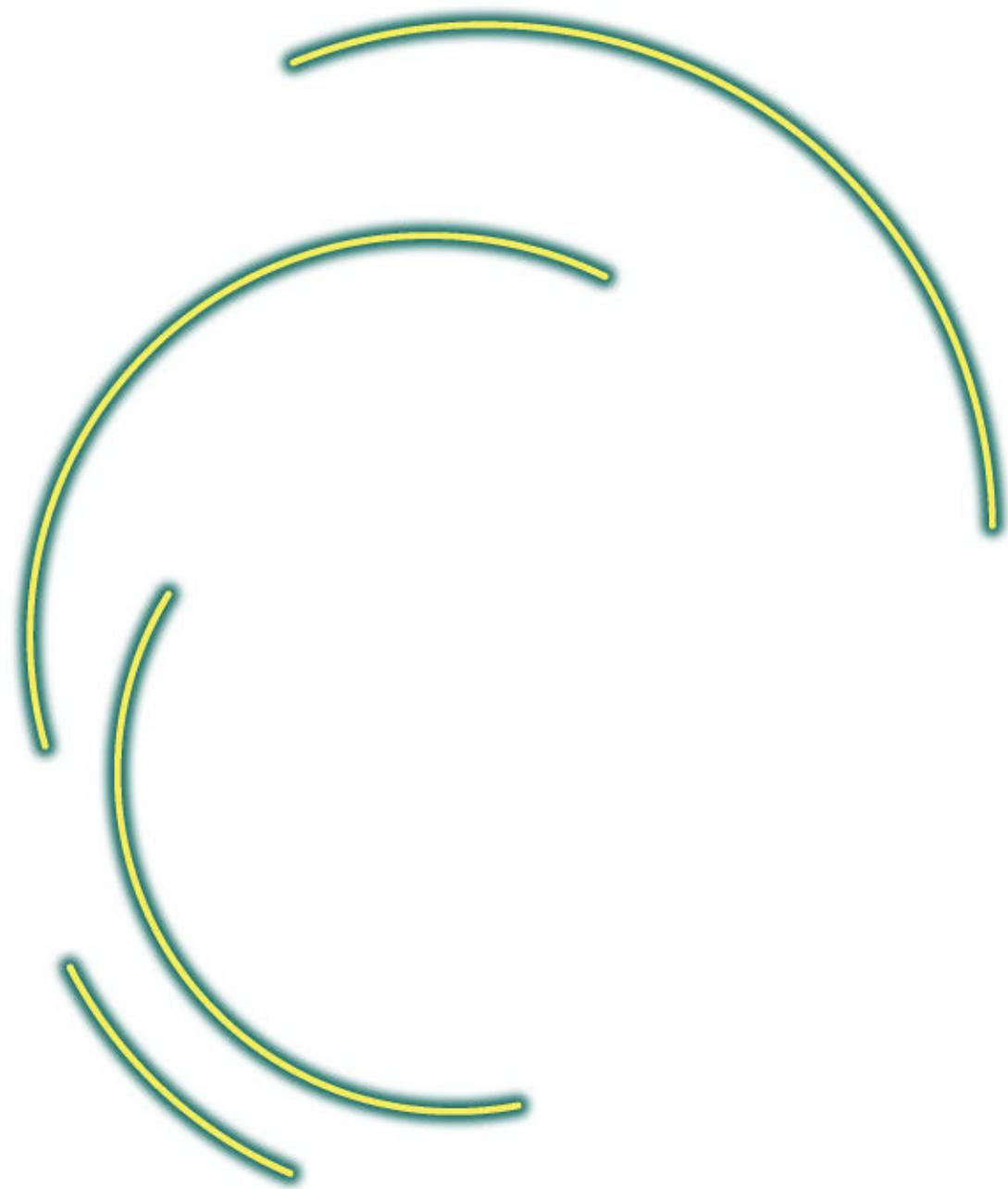
Bruno Latour, sociologue qui s'est particulièrement intéressé au devenir de nos civilisations techniques dans un contexte graduel d'épuisement des ressources, s'étonnait peu de temps avant sa mort, en 2022, de l'écart stupéfiant, et hélas! perdurant entre nos modes de vie consuméristes, d'une voracité coupable, et l'état fortement détérioré de notre Planète, Gaïa, que nous ne respectons décidément pas ou pas assez. Ceci, pour cause surtout, s'agissant de nombre d'entre nous, Terriens inconséquents, de notre indifférence⁶. L'exposition « Âmes vertes. Quand l'art affronte l'anthropocène », à tout le moins, entend marcher contre l'indifférence, d'affermir les prises de conscience en faveur du combat écologique, peut-être le dernier combat qu'aura à affronter l'humanité sous peine de sa radiation du cercle des espèces vivantes majeures. Tel est son apostolat, à sa mesure certes modeste mais pédagogique, soucieuse de faire modèle, d'inspirer, de susciter l'exemplarité.

10 Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Éditions de la Découverte, Paris, 2015.

An abstract graphic composed of several overlapping, hand-drawn yellow circular lines of varying thicknesses, creating a sense of movement and organic form. The lines are scattered across the page, with a higher concentration around the central text.

CE QUE L'ŒUVRE D'ART FAIT À L'ÉCOLOGIE DES LIEUX DE VIE

Nathalie Blanc



CE QUE L'ŒUVRE D'ART FAIT À L'ÉCOLOGIE DES LIEUX DE VIE

Nathalie Blanc

Directrice de recherche au LADYSS CNRS et directrice du Centre des Politiques de la Terre, Université Paris Cité.

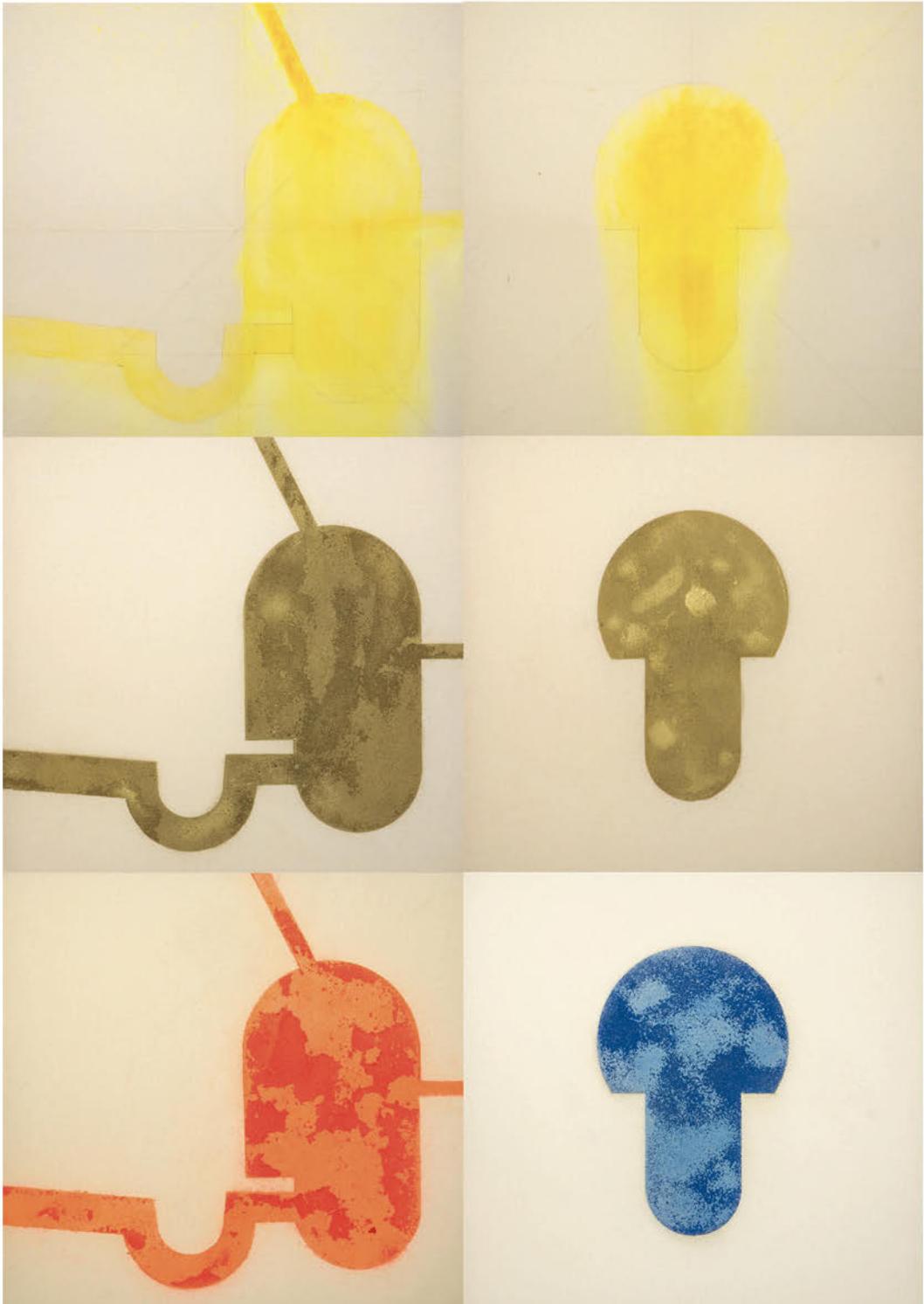
Dans le parc de sculptures Skulptur i Pilane, situé sur l'île de Tjörn, dans le magnifique archipel de l'ouest de la Suède, nous sommes confrontés à *Anna* (2015), la tête sculptée monumentale de Jaume Plensa. C'est un visage gigantesque ; un visage de jeune fille sculpté dans un matériau d'une extrême blancheur, lumineux, serein sur son trépied. Il ne s'agit pas d'art écologique au sens d'une œuvre impliquant directement des processus de transformation écologique. C'est une des manières dont les œuvres humaines parlent de l'environnement : un corps qui prend un bain de soleil ou un visage face tournée vers le ciel, à l'air content ou concentré, qui fait partager son plaisir. Cette tête extraordinaire, légèrement anamorphosée, se grandit dans l'environnement, s'isole, éprouve ses propres largeurs, et dit de sa puissance à se trouver compressée, impossible ici et maintenant.

SENSIBILITÉ ÉCOLOGIQUE

À la différence de la tête d'Anna, les œuvres que je commente ici, et maintenant, pour ce catalogue, déploient une écologie différente, moins contemplative et plus concrètement engagée. Ces œuvres exposent la diversité d'appréhensions possibles de l'environnement. Le rapport à la Terre, au réel. Les artistes reconfigurent leur rapport au réel selon des modalités variées, ce que la lecture de la grande multiplicité des œuvres se réclamant aujourd'hui de l'écologie pointe ; et je ne parle pas là d'un réel phénoménologique, mais d'une réalité indissociable de nos existences écologiques. Ce réel matériel est appréhendé aujourd'hui via la science, ou une grande pluralité de sciences, mais aussi grâce aux cinq sens. C'est un réel écologique, un réel qui fait signe et transforme nos existences, à compter de nos corps, soit les micro-organismes avec lesquels nous cohabitons, les arbres que nous touchons avec révérence, les odeurs qui nous bouleversent. Nos corps ne s'arrêtent ainsi pas à leur apparence. Ils éprouvent des existences multiples : celles de nos organes aux fragilités variées, héritées parfois, ou dépendantes des lieux de vie ; celles de nos sensibilités et émotions ; celles des âges de la vie ; celles des interrogations sur notre place dans le monde. Nos corps, nos gestes, nos manières de faire sont reconfigurés à l'aune des multiples liens qui nous font entrer progressivement et au cours d'une vie dans le monde. Il en reste des traces. Notre activité d'artiste et de chercheur est alors formatée pour rendre compte de la trace et de l'élan que cette trajectoire de vie inspire ; cette trace a du sens en elle-même, ainsi l'empreinte d'un pas, mais est aussi le signe d'une chose qui nous concerne, éventuellement nous magnifie comme les résistances aux maladies et aux pollutions. Nous racontons sur les traces (ou les cicatrices) des aventures vécues, les nôtres et celles des autres.

Prenons le travail sur l'eau du duo d'artistes Couturier Lafargue mis en scène lors de l'exposition *La vie de l'eau à Bruxelles 2022*⁷. L'exposition se fonde sur l'histoire de la gestion de l'eau dans cette ville. Les pièces exposées présentent les formes données aux pertuis et canalisations au fil des années à partir du XIX^e siècle. Ce travail qui rend compte d'un métabolisme urbain est aussi une tentative pour puiser dans la réalité au sens métaphorique et littéral. La forme artistique obéit aux décisions institutionnelles qui ont configuré la gestion de la pollution de l'eau dans les égouts. Il s'agit avant tout de traces, d'empreintes de vies naturelles et sociotechniques qui concourent à l'habiter collectif.

11 Exposition à l'Espace Urbain - École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre, Bruxelles, novembre 2022.



Couturier Lafargue, *Canalisations primaires*, 2022. Toiles sur châssis, pigments, colle, fixatif, vernis mat. Dimensions : 70 x 70 cm chacun.

Jenifer Wightman, dans les années 2010, avait présenté des tableaux de boue de fleuves urbains (Hudson, Saint-Laurent, etc.) extrêmement pollués. En 2012, elle représente le Gowanus Canal, un site contaminé à divers polluants lourds à Brooklyn ; dans des cadres d'acier bordés de plateaux de verre, la boue et l'eau du canal Gowanus sont exposées aux regards. Selon l'artiste, il s'agit de peinture bactérienne : les couleurs se transforment grâce à la danse microbienne. Les micro-organismes métabolisent leur environnement pour synthétiser des pigments, épuisent leur habitat et cèdent la place à des successeurs qui prospèrent dans cet environnement circonscrit et évolutif. Le changement de pigmentation permet au spectateur d'assister à l'évolution du paysage d'un lieu particulier ; à la fois les fleuves et le tableau, tout est vivant. Toujours sur les traces de notre activité, Christiane Geoffroy, artiste de l'écriture notamment, s'inscrit dans l'errance, ainsi qu'Elvia Teotski qui porte son regard sur le dérisoire et le quotidien tels, la poussière, la bulle de savon, la pelure de gomme et le tas d'acariens.

SE MÊLER DU MONDE ET AU MONDE

Du côté de l'habiter domestique, Tiphaine Calmettes rend compte du sens de la demeure. Ses architectures de terre – car il est beaucoup question d'architecture et d'architectes dans *Âmes vertes*, exposition que couvre ce catalogue – réouvrent le rapport entre la maison, cette fragile enveloppe à laquelle nous prêtons hommage et cherchons toutes sortes de manières d'habiter, et l'environnement. Ce sont des plateaux d'habitation, des bricolages qui contrastent avec l'architecture hautement technologique d'autres exposants, par exemple, l'Atelier d'Architecture Vincent Parreira, Ferrier Marchetti Studio ou Viguier. Explorant un autre sens de la demeure, celui plus large de nos écosystèmes, Suzanne Husky, en relation avec des écologues, travaille à la restauration de la place du castor dans les cours d'eau. Cette espèce autrefois très répandue en Europe, véritable ingénieur des écosystèmes, a été progressivement éliminée, ce qui a joué aux dépens de la qualité vivante des rivières. Enfin, Jérémy Gobé, artiste orienté vers l'action et entrepreneur, a contribué à l'invention d'un béton « bas carbone » à partir de coquilles d'huîtres et a également développé un brevet pour « biopolymère » à base de bactéries pour recréer le corail. En effet, l'un des enjeux, que l'on peut dire central dans la pratique artistique qui se mêle d'écologie, est pour l'œuvre de ne plus rester à l'écart du bruit du monde, mais au contraire de s'en mêler, de se mêler. Il s'agit éventuellement d'habiter autrement. En ce sens, l'exposition n'est pas tant du côté de la critique de nos modes d'habiter que du côté de la proposition, éventuellement même de la solution.



Tiphaine Calmettes, *Faire fleurir le salon*, 2024, photo : Sebastian Verdon.

De fait, l'entrée dans l'environnement par l'art rend la problématique d'une transformation socio-écologique plus accessible. Il ne s'agit pas juste de commenter la place de l'humain dans le monde, comme semble faire la statue géante *Anna* de Jaume Plensa, mais d'intervenir en direct. Il y a, dès lors, une différence entre éprouver des sentiments face à un spectacle et se trouver directement impliqué. Il devient possible d'évoquer un engagement inspiré, créatif. Comment l'artiste peut-il proposer des situations engagées, des situations qui modifient la matérialité vivante du corps et des environnements des spectateurs, qui engagent des réseaux d'acteurs, des amitiés, des affinités et des solidarités actives, enfin qui nous poussent à nous soulever face au sentiment d'injustice, de maltraitance de ce monde et donc qui interviennent sur le front de la solidarité socio-écologique ?

Il est question de l'intervention et non pas de la représentation qui s'isole, autonome dans l'espace de la galerie, à l'exclusion du bruit extérieur. Que peut faire une image, ou encore une installation ou une pièce sonore à l'écologie des lieux ? Comment cette pièce artistique entre-t-elle dans le circuit de la production de nouvelles situations ou façons de voir ? Suffit-il de regarder, de se sentir touché en tant que spectateur, ou encore faut-il que la sculpture transforme la matérialité de ce monde comme opéraient les mandalas de Mel Chin réalisés à partir de plantes phyto-épuratrices ?

LA POÉSIE COMME MOTEUR

Mettre au travail le geste artistique, c'est modifier la lecture affective, somatique, expérientielle de personnes engagées dans des situations variées.

Pour l'artiste investi dans le domaine de l'écologie, ou la personne puisant dans sa créativité, il ne s'agit pas de faire, dans le sens de produire, car il ne s'agit pas de plus, mais de moins. Le dépouillement est nécessaire pour émouvoir, pour rendre compte d'un message essentiel, pour témoigner d'une existence nue, intrinsèquement liée à la Terre et au vivant, qui lie les sens et le sens, la capacité à percevoir, et la dimension symbolique de ce perçu. Fabriquer une œuvre d'art ou plus modestement, élaborer une proposition qui fasse sens sur le plan sensible, c'est affecter la lecture des lieux, offrir à un public devenu avide de solutions, l'importance de la dimension existentielle (et non pas seulement technique, technologique, financière et/ou économique, voire politique) de ce qui nous lie à la Terre, aux territoires. L'artiste extrapole, construit des points nodaux sur un territoire imaginaire et existentiel, à la mesure des tempéraments artistiques. Dès lors, les sensations sont premières, et les dimensions sensibles, symboliques, rationnelles du geste artistique, nous aident

à reconfigurer, au sens de donner d'autres noms, à nos expériences du monde. Cette remarque est au fondement de ce que cela peut signifier de renouveler le répertoire symbolique et artistique des visions du monde, d'un programme artistique écologique et politique.

Cependant, il reste à explorer les voies selon lesquelles l'art concrètement peut éventuellement contribuer à l'habitabilité terrestre. Outre de réouvrir le sens de la relation aux territoires habités, le but peut être de montrer la contingence, sociale et culturelle, politique et économique, mais aussi spatiale et temporelle de cette habitation. Ainsi, potentiellement, nous comprenons, en tant que spectateurs, la manière de réécrire notre subjectivité à l'épreuve d'une transformation socio-écologique. La différence entre l'art et la science tient au style. Tant le style de la recherche que la présentation des résultats suivent un protocole déjà bien établi dans le champ scientifique. L'artiste doit, en revanche, élaborer son propos, ses modalités d'exécution et de mise en scène. Une certaine solitude l'accompagne. La poésie est aussi l'art de proposer un nouveau cadre à partir de rien, et de transformer, ce faisant, nos lectures du réel.



Suzanne Husky, *Histoire des alliances avec le peuple castor*, détail.



L'EXPOSITION
« ÂMES VERTES.
QUAND L'ART
AFFRONTÉ
L'ANTHROPOCÈNE »

Paul Ardenne

UNE APPROCHE ARTISTIQUE PLURIELLE, INFORMÉE ET PORTÉE PAR LE « PRINCIPE POSSIBILITÉ »

L'artiste du début du XXI^e siècle que mobilise la question écologique a par rapport à celui du siècle dernier cette approche spécifique: la prise de recul. Un artiste ni absolument désespéré par la situation environnementale, cette dernière serait-elle mauvaise et peu engageante, ni crédule quant aux modèles proposés pour l'améliorer, ni tout à fait confiant dans l'avenir et pas plus terrorisé par celui-ci. En vérité, le monde va continuer. Cela, même si les chiffres montrent que la situation écologique a toutes les chances de ne pas s'améliorer, en tout cas avant bon temps. À l'heure où l'on écrit ces lignes, le recours aux énergies fossiles continue à aller bon train, la biodiversité, mal lotie, n'en finit plus de s'effondrer (« Sixième extinction ») tandis que les mers se réchauffent tant et plus et que l'air de qualité, dans l'atmosphère, se raréfie. En 2007 furent fabriquées de par le monde 60 millions d'automobiles. En 2024, moins de vingt ans plus tard, 90 millions l'ont été, soit un tiers de plus (les données mathématiques sont implacables, voire désespérantes...). Ce surcroît ne saurait signifier que l'heure est uniment à la sobriété, à la décroissance et au repentir écologique.

Et ne parlons pas de la déforestation, qui perdure, des mégafeux, qui grignotent à grande vitesse la sylve universelle, du surtourisme qui n'en finit plus de saturer sites et populations locales concernées, de la consommation générale en hausse partout ou bien encore (sur-pollution atmosphérique garantie) des quelques 4,3 milliards de passagers transportés dans les airs en 2023 – sachant que l'on en attend le double à l'horizon 2040, si l'on en croit IATA, du fait d'un taux de croissance annuel moyen de 3,6 %. Pas de réelle victoire de l'écologie sur le plan factuel, pratique et des économies d'énergie, donc, mais du moins le problème est-il largement cerné, et l'artiste comme le citoyen, averti.

Plus qu'à la plainte, l'heure est à la vigilance. Plus qu'à la sidération, il est à l'examen rapproché et à la pesée des perspectives (les « possibilités »). Même si l'anthropocène en hypothèque à l'évidence la bonne qualité, il y aura un futur. Quel sera-t-il, techno-solutionniste, Low Tech ou bien les deux ? Il s'agit quoi qu'il advienne de s'y préparer.



Édith Roux, Twin Oaks, 2023.

POSITIVITÉ MALGRÉ TOUT

Cette exposition, « **Âmes vertes: Quand l'art affronte l'anthropocène** » vient en continuité de l'exposition « **Courants Verts. Créer pour l'environnement** », accueillie par la Fondation EDF à Paris en 2020 mais privée de visibilité du fait du Covid 19 (report de six mois puis ouverture partielle de deux mois sur six prévues). De cette dernière, l'exposition « **Âmes vertes** », qui se déploie à Marseille, à la Friche la Belle de Mai (1^{er} semestre 2025), constitue à la fois une suite et un enrichissement. Son thème générique, comme pour « **Courants verts** », est l'art dans ses rapports à l'écologie. « **Âmes vertes** » diffère plus que sensiblement, cependant, de « **Courants verts** ». On n'y retrouve pas les mêmes artistes, sauf quelques exceptions, mais alors avec des travaux qui ont pu évoluer. L'esprit, de surcroît, n'en est plus le même du fait de la croissante banalisation de l'art dit « **écologique** » et des nombreuses manifestations qui lui ont été consacrées urbi et orbi ces trois dernières années. « **Courants verts** » était structurée autour de trois entrées : avertir, agir, rêver là où « **Âmes vertes** » se recentre sur les stratégies artistiques abordées d'une façon plus individualisée : comment « **vivre** » la transition climatique, comment se couler en elle et au passage, puisque c'est de la création plasticienne que l'on parle, comment y instiller une écriture artistique adaptée à une position toujours plus réfléchie ? La notion d'« **adaptabilité** » chère à Olivier Hamant cité plus avant est au cœur de cette réflexion. Elle a pour effet d'éloigner de la solastalgie (éco-anxiété), de cette lancinante et désespérante « **dépression verte** » dont résonnait encore fortement, en 2020, l'exposition parisienne « **Courants verts** ».

L'esprit de l'exposition « **Âmes vertes** », cette inflexion paraîtrait-elle déplacée, est empreint de positivité. À différents titres. Positivité des modes de vie nouveaux envisagés : **Édith Roux** se consacre à une éco-communauté qui fonctionne, Twin Oaks, en Virginie. Une positivité, en l'occurrence, que soutiennent la prudence et le souci de la prévision : ainsi du Global Seed Vault de Svalbard filmé par **Ali Kazma**, où l'on stocke des graines de milliers d'espèces différentes au cas où celles-ci viendraient à disparaître, et que dynamise par exemple la célébration des champignons mangeurs de plastique, nos frères inattendus en dépollution, par **Taisia Korotkova**. Ceci, sans compter l'énergie concrète que déploient de nombreux artistes, qui entendent stricto sensu faire œuvre utile en faveur de l'écologie (en recourant à l'art dit utilitaire, le « **Useful Art** »), sur le mode d'une implication qui teint de l'engagement. **Jérémy Gobé**, épaulé par des scientifiques, s'applique à mettre au point une résille apte à protéger les coraux, aujourd'hui menacés par le réchauffement des océans. **Couturier Lafargue**, dans le cadre eux aussi d'un projet art-science,

mettent au point un igloo solaire dispensant dans nos villes de la fraîcheur de façon décarbonée. **Thierry Boutonnier**, dans la même veine, engage un projet d'agroforesterie autour de la culture de la cerise tout en valorisant l'agriculture verte. L'imagination est au pouvoir mais pour permettre un retour sage au réel, dans cette perspective, une création contextualisée qui se raccorde au monde, qui recoud et retisse le lien entre l'art et le biotope, le « vivant ».

UN AUTRE POSSIBLE EST POSSIBLE

L'esprit de l'exposition « Âmes vertes. Quand l'art affronte l'anthropocène », en large part, se nourrit, non pas d'abord du seul et trop restrictif « Principe Espérance » (trop optimiste, tout bien pesé) mais de ce que l'on appellera, d'une formule dérivée, le « Principe Possibilité ». Nombre d'œuvres de l'exposition, de la sorte, sont portées par l'idée qu'il s'agit de parer à tout effondrement, à toute hypothèse collapsologique, à toute perspective « fin-du-mondiste » (le thème de la fin du monde, avec la modernité anthropocène, est devenu une antienne). Prévention, prudence, préparation, voilà qui pourrait s'avérer plus judicieux. Évitions de nous laisser déborder par la crise climatique et les dangers réels de l'anthropocène. De quelle façon ? En essayant de réapprendre du monde premier, celui qui se nourrit mentalement de la « pensée sauvage » (Claude Lévi-Strauss), à l'instar de **Laurent Mulot** et d'**Erik Samakh** (jusqu'au néo-chamanisme chez ce dernier). En élargissant aussi, anthropologiquement parlant, la perspective ouverte sur la notion d'être humain, sur le concept d'humanité, en faisant notamment valoir le symbiotisme, l'appartenance de l'homme à plus large que lui. Une **Luce Moreau** choisit d'œuvrer avec des abeilles, qu'elle met à contribution pour sculpter. **Suzanne Husky** et **Stéphanie Sagot** invitent à repenser les manières de travailler la terre et de considérer le vivant tout en passant de nouveaux accords et tout en regardant la nature de plus près, d'une façon non séparatiste, englobante. **Côme Di Meglio**, **Tiphaine Calmettes** recourent, pour créer plastiquement, à des matériaux qu'offre la nature, même dépréciés, non nobles (plutôt la terre crue que le marbre), en plus de susciter événements, rencontres, échanges et cercles de parole autour d'œuvres portées par le souci du renouement, du lien à retisser écosophiquement – comprendre, avec le biotope et entre humains. Ce recours au matériau naturel, faut-il y insister, est au cœur de bien des démarches. Celle d'une **Elvia Teotski**, celle de **Polymer** (ici avec des œuvres de **Charlotte Gautier Van Tour**, **Jordan Joévin** et **James Shaw**), qu'on utilise comme matière, à toutes fins de faire œuvre, la poussière ou des déchets de plastique trouvés en mer Méditerranée, sur le mode du recyclage. En filigrane de ces pratiques vertueuses se décèle, décisif, le souci de la réparation, du soin (le *Care*, versant écologie). Nous sommes au monde pour

rendre ce monde habitable et au demeurant, tous les moyens pacifiés et restaurateurs pour rendre notre monde plus avenant qu'il ne l'est devenu sont opportuns. Bien des artistes, ici, se font les messagers du « *Reclaim* » (récupération, reprise, réhabilitation), en une démarche écopolitique discrète, non agressive, ouverte, de bonne volonté. À l'instar de **Louisa Raddatz**, dont les sculptures végétales habitables évoquent un écosystème humain-nature absolument partagé. Ces artefacts ont vocation à se configurer comme la « Maison des vivants », dit cette artiste, la maison de tous les vivants, de façon homogène et non-séparatiste.

PAS DE NAÏVETÉ

Attention à la candeur, toutefois. N'allons pas croire naïvement que tout ce déploiement en faveur de la vie refondée écologiquement éloigne le danger concret. **Christiane Geoffroy, Lucy + Jorge Orta** ont soin de nous le rappeler : le danger, sinon de l'effondrement, du moins de devoir vivre dorénavant dans un monde désespérément abîmé et impossible à sauver demeure plus que présent. Prédation des ressources naturelles, extinction en grand nombre d'espèces animales, ces deux points de crispation et de crise, pour l'occasion, nous sont rappelés sans ménagement. Tout comme l'est la permanence toxique de pratiques culturelles désastreuses, illustrée non sans humour par **Alexa Brunet**, indice que l'on n'est pas près d'en finir avec le complexe agro-industriel et sa passion des pratiques agricoles chimiques-polluantes continuant de concourir dramatiquement à l'intoxication et à la « contamination du monde », comme l'exprime l'historien des sciences François Jarrige. Si le risque de l'échec écologique plane sur le devenir terrestre, ce n'est évidemment pas sans raison ni sans raisons au pluriel, des raisons en l'occurrence concaténées en bloc. Ces raisons ? Le tournant contre-écologique pris par l'humanité avec la naissance du capitalisme moderne. L'individualisme et l'hédonisme égoïste, caractéristiques eux aussi de la mentalité moderniste. L'adoption surtout d'un mode de production mécanisé, avec la Révolution industrielle, reposant en large part sur le recours aux produits fossiles et non-renouvelables, à revers du « biosourcé ».

La présence, dans l'exposition, d'architectes aux côtés d'artistes plasticiens s'explique à cet égard par la volonté de « coller » au réel le plus possible. En signifiant pour l'occasion que le champ de la création est au travail sans frivolité, une création visant l'offre de réalisations qui soient réellement écologiques en dépit d'un arrière-plan anthropocène aussi anxiogène que persistant. Les architectes créent, eux aussi, des formes plastiques, ces formes plastiques que sont leurs bâtiments s'affichant dans l'espace urbain ou rural, sachant toutefois que ces formes doivent échapper au domaine de l'invention libre et de la





Laurent Mulot, *Lawal Quilcas (Middle of Nowhere)*, 2022 - 2023.



Taisia Kotokova, *Mold emerald green.*

non-utilité pratique. L'architecte, comme l'artiste plasticien, vise un optimum de l'expression, la meilleure « forme » possible. Mais avec cette contrainte, être utile inévitablement, servir l'usager, lui offrir un cadre de vie agréable qui ne soit pas qu'imaginaire mais au contraire, qui s'offre comme le plus réel qui se puisse trouver. Concevoir des immeubles, des gratte-ciel, des écoles, des centres culturels comme s'y appliquent les agences **AVVP**, **Ferrier Marchetti Studio**, **Manuelle Gautrand**, **Christian Hauvette** ou **Viguiet** et le faire avec style n'a pas pour corollaires, en la matière, l'imagination sans lien au monde réel ou le don de soi à la figure libre. Bienvenue dans un univers de contraintes, dont, devenue éminente, conductrice et parfois castratrice, la contrainte écologique appliquée à l'architecture, instante et tyrannique depuis le tournant des années 2000, celles de la « HQE » (« Haute Qualité Environnementale »), du « BBC » (« Bâtiment Basse Consommation »), des bâtiments « passifs » et des normes environnementalistes toujours plus draconiennes imposées aux artistes du « bâtir ». Les architectes conviés à exposer dans l'exposition « Âmes vertes. Quand l'art affronte l'anthropocène » n'y font pas de la figuration. Leur présence a pour vocation de marier esthétique et utilité, vision artistique et impératif pratique au nom de cette volonté de se porter au-delà de la fantasmagorie ou de la rêverie sans fond, en faisant du contexte un aiguillon et du possible une réalité tangible et soutenable, au bénéfice là encore du « Principe Possibilité ».

The background is a solid teal color. It features several thick, bright yellow curved lines of varying lengths and positions, scattered across the page. These lines are reminiscent of brushstrokes or abstract geometric shapes.

ARTISTES

LUCY + JORGE ORTA

LUCY : NÉE EN 1966 À SUTTON COLFIELD (ROYAUME-UNI) ;

JORGE : NÉ EN 1953 À ROSARIO (ARGENTINE)

VIVENT ET TRAVAILLENT À PARIS

SYMPHONY FOR ABSENT WILDLIFE (INSTALLATION), 2016

Installation vidéo-sculpture. 19 masques et manteaux de queue-de-pie fabriqués à partir de couvertures militaires en feutre, 19 paires de mains et des pieds et céramique-résine, 18 sifflets d'oiseaux, bâton de chef d'orchestre, installation audio 3D

SYMPHONY FOR ABSENT WILDLIFE (FILM), 2020

Vidéo 16' 19" (Studio Orta production, montage de quatre performances filmées à Londres, Calgary, Banff, Milan)

Lucy Orta a suivi une formation de styliste et Jorge Orta, des études d'art et d'architecture. Tous deux créent à Paris, en 1991, le Studio Orta. Lucy et Jorge Orta fondent leur travail sur les questions de société les plus aiguës telles celles de la migration, de la pauvreté, des droits de l'homme ou encore de l'écologie. Leurs créations, connectées au réel, sont contextuelles et constituent une réponse à la fois critique, esthétique et politique à une situation humaine problématique, dans ce sens, humaniser, adoucir et apaiser la relation que nous entretenons avec le monde. Abondante, la production des Orta adopte des formes diverses. Dessin, photographie, peinture, sculpture, installation, performance, création textile ou encore action collective et participative sont pour eux les vecteurs d'une conviction : l'art doit changer le monde. Si la création artistique ne peut certes faire des miracles, du moins a-t-elle le pouvoir d'accélérer les prises de conscience. *Refuge Wear* (1993-2007), de la sorte, propose un habitat minimal sous forme d'habit et constitue une réponse à la précarité croissante des citadins. *Antarctica* (2007) prend la forme d'un village installé en Antarctique et fait de tentes dont le tissu duplique les multiples drapeaux du monde actuel. Cette création voit les artistes proposer de concert un passeport de citoyen du monde impliquant que son adoptant s'engage pour le respect d'autrui et de l'environnement et contre le totalitarisme et le racisme. Avec les Orta, créer est un engagement, une forme de vie positive venant mettre au premier plan la nécessité de plus de fraternité, de paix et de solidarité entre les humains.

Parmi les projets plus strictement « verts » du Studio Orta, on relèvera *Amazonia* (2008-2012), engagement en faveur de l'éco-responsabilité et de la biodiversité, ou encore *Drink water !* (2005-2012), un ensemble d'objets de type « Design d'urgence » servant à la collecte, au transport et à la purification de l'eau, matière première au centre déjà de multiples tensions géopolitiques. Autre proposition « verte » du tandem Orta, *Symphonie for Absent Wildlife* (« Symphonie pour une Vie Sauvage absente »), une création des plus significatives. À plusieurs reprises, les artistes organisent pour le public un concert où des choristes coiffés de masques d'animaux donnent à écouter le chant d'espèces animales disparues ou menacées (première présentation lors de la Nuit Blanche de Calgary, au Canada, le 20 septembre 2014). Une ode à la vie sauvage que cette *Symphony for Absent Life*. L'exposition « Âmes vertes » donne aux artistes l'occasion d'une présentation spécifique de cette œuvre, sous la forme d'une installation audio-vidéo. Cette version réunit et combine les images de quatre performances filmées à Londres, Calgary, Banff et Milan. Le film est accompagné de la présentation, sur des portants, de plusieurs masques en feutre. Moins d'esthétique et plus d'éthique ? Non, de l'esthétique et de l'éthique à parts égales. La poésie des Orta est un sport de combat transitionnel, elle milite pour l'échange et attend du public une évolution de ses comportements.



Symphony for Absent Wildlife, 2014, Performance at Banff National Park and Calgary Nuit Blanche, Canada, photo : David Bickerstaff





Symphony for Absent Wildlife, 2016, Performance at Ermenegildo Zegna, Milan, Italy, photo : Paul Bevan

La Friche la Belle de Mai, la Fondation groupe EDF et Paul Ardenne remercient chaleureusement les artistes, les architectes, les prêteurs et les institutions partenaires :

Thierry Boutonnier, Alexa Brunet, Tiphaine Calmettes, Couturier Lafargue, Côme di Meglio, Jérémy Gobé, Christiane Geoffroy, Suzanne Husky, Ali Kazma, Taisia Korotkova, Luce Moreau, Laurent Mulot, Orta Studio, Polymer (James Shaw, Charlotte Gautier Van Tour, Jordan Joevin), Louisa Raddatz, Edith Roux, Stéphanie Sagot, Erik Samakh, et Elvia Teotski

Jacques Ferrier (Ferrier Marchetti Studio),
Manuelle Gautrand Architecture, Christian Hauvette,
Vincent Parreira (AAVP Architectures)
et Jean-Paul Viguier (Viguier Architecture Urbanisme Paysage)

La Galerie Gutharc, Paris
Institut d'art contemporain -Villeurbanne / Rhône-Alpes